

Mémoires Contemporains.

MÉMOIRES

DE M.

DE BOURRIENNE,

Ministre d'Etat,

SUR NAPOLÉON,

LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE

ET LA RESTAURATION.

TOME CINQUIÈME.

TROISIÈME ÉDITION.

Troisième Livraison.

Paris.

LADVOCAT, ÉDITEUR,

Quai Voltaire et Palais-Royal, galerie d'Orléans.

GUSTAVE BARBA, RUE MAZARINE, N. 34.

1831.

Comme l'agonisant, qu'attend la croix de pierre,
Fait un suprême effort pour rouvrir sa paupière

Où déjà meurt le jour ;

Comme la lampe expire en lançant plus de flamme

De même elle ravive et met toute son âme

A son dernier amour.

Janvier 1856.

MÉMOIRES CONTEMPORAINS.

MÉMOIRES

DE M.

DE BOURRIENNE.

TOME V.

Se trouve également
CHEZ GUSTAVE BARBA FILS,
RUE MAZARINE, N° 34.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

MÉMOIRES
DE M.
DE BOURRIENNE,
MINISTRE D'ÉTAT;
SUR
NAPOLÉON,
LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE
ET LA RESTAURATION.

« Eh bien, Bourrienne, vous serez aussi immortel, vous.
— Et pourquoi, général ? — N'êtes-vous pas mon secrétaire ?
— Dites-moi le nom de celui d'Alexandre ? »

TOME CINQUIÈME.

TROISIÈME ÉDITION.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,
QUAI VOLTAIRE ET PALAIS-ROYAL.

MDCCCXXX



MÉMOIRES

DE M.

DE BOURRIENNE,

MINISTRE D'ÉTAT.

CHAPITRE PREMIER.

Le général Bernadotte. — Dénonciations et animosité. — Missions difficiles. — Pacification de la Vendée. — Révolte apaisée à Tours. — Fermeté de Bernadotte. — Injustice du premier consul. — Félicitations forcées. — Lettre de Bonaparte. — Le colonel Liebert. — Scène préméditée. — Avis donné par moi à Bernadotte. — Reconnaissance du général. — Bonaparte désappointé sans s'en douter. — Époque de l'établissement à Saint-Cloud. — Prédilection de Bonaparte pour cette résidence. — Saint-Cloud et les Tuileries. — Prison royale. — Route de la Malmaison. — Répétitions de l'empire. — Mépris pour les hommes. — Les républicains et les habits dorés. — M. Fox et Bonaparte. — Estime mutuelle. — Avis en temps de guerre. — Dîner militaire. — Absence de Moreau. — Je trouve Moreau chez un restaurateur. — Causes d'inimitié.

ARRIVÉ à peu près à la moitié de la carrière

que j'ai à parcourir, il faut qu'avant de poursuivre ma route je revienne quelques instans sur mes pas, comme je l'ai déjà fait plusieurs fois, pour rappeler dans ce chapitre quelques souvenirs qui m'ont échappé, ou que j'ai voulu tenir en réserve, pour les placer avec des choses qui leur soient analogues. Ainsi, par exemple, je n'ai parlé qu'en passant d'un homme qui, devenu roi, n'a cessé de m'honorer de son amitié, comme on le verra dans la suite de mes mémoires, depuis le rôle qu'on l'a vu jouer dans les événemens du dix-huit brumaire. Cet homme que la combinaison inexplicable des événemens a élevé sur un trône, pour le bonheur du peuple qu'il est appelé à gouverner, est Bernadotte.

On a vu dans quelle espèce de disgrâce avait dû nécessairement tomber le général Bernadotte, pour n'avoir pas voulu seconder les projets de Bonaparte lors du renversement du directoire; cette disgrâce survécut long-temps, je pourrais presque dire toujours, à la circonstance qui l'avait vu naître. On ne manqua pas à cette époque de faire au nouveau consul des rapports désavantageux sur le général Bernadotte, et capables d'aigrir l'animosité que son opposition avait inspirée à Bonaparte. Le premier consul n'osa toute-

fois pas se venger ouvertement, mais il épia toujours les occasions d'éloigner Bernadotte, de le placer dans des positions difficiles, et de lui confier des missions pour lesquelles on ne lui donnait aucune instruction précise, espérant que Bernadotte ferait des fautes, dont alors le premier consul aurait fait retomber sur lui toute la responsabilité.

Dans le premier temps du consulat, la déplorable guerre de la Vendée était dans toute son intensité. L'organisation de la chouannerie était complète, et cette guerre civile inquiétait beaucoup plus Bonaparte que celle qu'il avait à soutenir sur le Rhin et en Italie, parce que du succès des Vendéens pouvait résulter une question de gouvernement intérieur dont la solution aurait été contraire aux vues de Bonaparte. Il sentait combien il importait à son nouveau gouvernement de mettre un terme aux brigandages de toute nature, et aux pillages de diligences que commettaient les armées royalistes de la Vendée. Leurs moindres avantages jetaient de vives inquiétudes parmi les acquéreurs de domaines nationaux; et d'ailleurs il n'y avait point de rapprochement à espérer entre la France et l'Angleterre, son éternelle et implacable ennemie, tant

que le foyer d'une révolte armée ne serait pas éteint (1).

La mission, comme on le voit, était difficile. Ce fut pour cela que Bonaparte résolut d'en charger Bernadotte ; mais l'esprit conciliateur de ce général, ses manières chevaleresques, son penchant à l'indulgence, et un heureux mélange de prudence et de fermeté, le firent réussir où d'au-

(1) On ne verra peut-être pas sans intérêt le tableau suivant des guerres qui ont eu lieu entre la France et l'Angleterre, et du temps que chacune de ces guerres a duré, depuis celle qui commença en

	1116	et dura	2 ans.	
une autre en	1161	—	25	
—	1141	—	1	
—	1201	—	15	
—	1224	—	19	
—	1294	—	5	
—	1339	—	21	
—	1368	—	52	
—	1422	—	49	
—	1492	—		1 mois.
—	1512	—	2	
—	1521	—	6	
—	1549	—	1	
—	1557	—	2	
—	1562	—	2	

tres auraient échoué; il rétablit enfin le bon ordre et la soumission aux lois.

Quelque temps après la pacification de la Vendée, un mouvement insurrectionnel se manifesta à Tours dans la cinquante-deuxième demi-brigade. Ce corps refusait de marcher avant d'avoir reçu sa solde arriérée. Bernadotte, commandant en chef l'armée de l'Ouest, sans s'étonner du désordre, donne l'ordre de faire ranger en bataille la cinquante-deuxième demi-brigade sur la place de Tours; alors, à la tête même du corps, il fait arrêter les chefs des révoltés sans qu'aucun d'eux ose opposer de résistance. Carnot, alors ministre de la guerre, fit un rapport au premier consul sur cet événement, qui aurait pu devenir inquiétant sans la fermeté de Bernadotte.

—	1627	—	2
—	1666	—	1
—	1689	—	10
—	1702	—	11
—	1744	—	4
—	1756	—	7
—	1778	—	5
—	1793	—	9
—	1803	—	11

Il résulte de ce tableau que, dans l'espace de 713 ans, la France et l'Angleterre ont été en guerre pendant 262 ans.

Le rapport de Carnot ne contenait qu'un simple exposé des faits et de la conduite du général. Bonaparte voulut y trouver le prétexte d'un blâme, et me fit mettre en marge du rapport les mots suivans : « Le général Bernadotte n'a pas » bien fait de prendre des mesures aussi sévères » contre la cinquante-deuxième demi-brigade, » n'ayant pas les moyens de rétablir l'ordre au » sein d'une ville dont la garnison n'est pas assez » forte pour réprimer les mutins. »

Peu de jours après, le premier consul ayant appris que le résultat de cette affaire avait été tout différent de ce qu'il avait eu l'air de redouter, et convaincu que la sévérité de Bernadotte avait été seule capable de rétablir l'ordre, il se trouva en quelque sorte contraint d'écrire au général, et me dicta pour lui la lettre suivante :

Paris, 11 vendémiaire an XI.

« J'ai lu avec intérêt, citoyen général, le » compte de ce que vous avez fait pour rétablir » l'ordre dans la cinquante-deuxième demi-bri- » gade, ainsi que le rapport du général Liebert » du 5 vendémiaire. Dites à cet officier que le » gouvernement est satisfait de sa conduite ; sa

» promotion de colonel au rang de général de
» brigade est confirmée. Je désire que ce brave
» officier vienne à Paris : il a donné un exemple
» de fermeté et d'énergie qui honore un mili-
» taire.

» BONAPARTE. »

Ainsi, dans la même affaire, Bonaparte passa en peu de jours de l'expression spontanée d'un blâme dicté par la haine à la nécessité d'exprimer son approbation, ce qu'il ne fit, comme on vient de le voir, qu'avec une froideur calculée, ayant même eu le soin de faire tomber les éloges directement sur le colonel Liebert, et non pas sur le général en chef.

Le temps ne fit qu'aigrir de plus en plus Bonaparte contre Bernadotte; on aurait dit que plus il avançait dans sa marche rapide vers le pouvoir absolu, plus il en voulait à celui qui avait refusé d'affermir ses premiers pas dans une carrière aventureuse. En même temps ceux des alentours du premier consul, qui s'exerçaient dans l'art de la flatterie, ne manquèrent pas de multiplier les rapports et les dénonciations contre Bernadotte. Je me rappelle qu'un jour, où il devait y avoir aux Tuileries une grande réception publique, je

vis Bonaparte livré à une humeur tellement impatiente, que je lui en demandai la cause. « Je n'y » puis plus tenir, me répondit-il avec emportement; j'ai résolu de faire aujourd'hui une scène » à Bernadotte. Il va probablement se trouver là. » Je casserai les vitres; il en arrivera ce qu'il pourra; » il fera ce qu'il voudra; mais nous verrons. Il est » temps que cela finisse. »

Je n'avais jamais vu au premier consul la tête plus montée que ce jour-là; il était si fort en colère, que je redoutais le moment de la réception. Quand il me quitta pour descendre dans le grand salon, je profitai d'un instant pour y descendre avant lui, ce qui m'était facile, puisque c'était à vingt pas du cabinet. Par bonheur, la première personne que j'aperçus fut Bernadotte; il était seul dans l'embrasure d'une croisée donnant sur le Carrousel. Traverser rapidement la salle et m'approcher du général fut l'affaire d'un moment. « Général, lui dis-je, croyez-moi, retirez-vous; j'ai » de bonnes raisons pour vous le conseiller. » Bernadotte, voyant mon extrême empressement, et connaissant les sincères sentimens d'estime et d'amitié qui m'attachaient à lui, consentit à se retirer, et je regardai cela comme un triomphe; car je connaissais assez la franchise du caractère de Ber-

bernadotte et ses susceptibilités d'honneur, pour être sûr qu'il ne supporterait pas les vives allocutions que Bonaparte était dans l'intention de lui adresser. Ma ruse eut tout le succès que j'en avais espéré. Le premier consul ne se douta de rien, et ne s'aperçut que d'une chose, c'est que sa victime lui avait manqué. Quand la réception fut finie, il me dit : « Concevez-vous cela, Bourrienne ? Bernadotte n'est pas venu. — Tant mieux pour lui, » général. » Cela n'eut aucune suite. Le premier consul, en remontant de chez Joséphine, m'avait retrouvé dans son cabinet et ne pouvait par conséquent se douter de rien ; je n'avais pas d'ailleurs mis cinq minutes dans ma négociation auprès de Bernadotte. Je puis dire ici que depuis, Bernadotte m'a toujours su un gré infini de la preuve d'amitié que je lui avais donnée dans cette circonstance épineuse. La vérité est que, par une disposition d'esprit que je ne saurais m'expliquer à moi-même, plus je voyais croître la haine injuste que lui portait Bonaparte, plus je me sentais d'entraînement et d'amitié pour la noblesse de son caractère.

La scène dont je viens de parler se rapporte au printemps de l'année 1802. Ce fut à cette époque que le premier consul s'établit à Saint-Cloud.

Il aimait beaucoup cette résidence parce qu'il s'y trouvait plus libre qu'aux Tuileries, dont le palais n'est réellement qu'une prison royale, où il n'est pas même possible à un souverain de respirer l'air à une fenêtre sans être aussitôt l'objet de la curiosité du public, qui se forme en groupes nombreux. A Saint-Cloud, au contraire, Bonaparte pouvait se promener en sortant de son cabinet, et prolonger sa promenade sans être importuné par des solliciteurs. Un de ses premiers soins fut de faire réparer le chemin de traverse qui mène de Saint-Cloud à la Malmaison; Bonaparte en faisait à cheval le trajet en un quart d'heure. Cette proximité de la campagne qu'il affectionnait lui rendait encore le séjour de Saint-Cloud plus agréable.

C'est à Saint-Cloud, si l'on peut ainsi parler, que le premier consul fit les premières répétitions du grand drame de l'empire; c'est là qu'il commença à introduire, dans ses formes extérieures, les habitudes et l'étiquette qui rappelaient les usages de la souveraineté. Il a vu promptement quelle influence pouvaient exercer sur la masse des hommes la pompe des cérémonies, l'éclat de la représentation, la richesse des costumes : « Que » les hommes, me disait-il alors, sont bien dignes